

Gilles-Olivier Silvagni

LE BLOCKHAUS DU BOIS DE BOULOGNE

LES DONNADIEU I

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Gilles-Olivier Silvagni 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*Pour Saysana Boungnaseng, sans qui
rien ne serait possible.*

PROLOGUE (1937)

Le vieil instituteur hésita un bref instant avant de frapper à la porte de Madame La Directrice et se reprocha aussitôt sa timidité, mais rien n'y faisait : à chaque fois qu'il devait entrer dans le bureau de la jeune femme, il avait le trac et se conduisait comme un débutant. Et c'était tout de même un comble. Après tout, c'était lui le vétéran, l'instituteur principal de la Communale de la rue Boulard, avec aujourd'hui douze ans d'ancienneté. Mais c'était quand même elle, cette jeune novice, qui venait tout juste d'être nommée Directrice pour la Rentrée des classes ! Elle avait certainement été pistonnée par les syndicats. Au fait, Azoulay, c'était juif ça, non ? Pas étonnant qu'elle ait

profité de la politique de Blum et du Front Populaire. D'ailleurs il la suspectait même d'être communiste, la petite Azoulay, allez savoir, ça ne l'étonnerait qu'à moitié...

Il se redressa, prit son courage à deux mains, jeta un regard sarcastique sur l'écriteau apposé sur la porte annonçant noir sur blanc « Monsieur le Directeur », puis frappa trois coups discrets et attendit sagement la réponse.

Papa Galette, ainsi surnommé par les élèves à cause de son éternel béret basque vissé tout droit sur sa grosse tête chauve, grimaça un sourire qui se voulait aimable à l'intention de la jeune femme assise derrière son bureau. Il retira ses grosses lunettes rondes de grand myope pour les essuyer machinalement avec

un mouchoir à carreaux d'allure douteuse, en esquissant un petit salut plein d'obséquieuse déférence.

— Vous m'excuserez de vous déranger Madame la Directrice, mais vous m'avez demandé de vous prévenir en cas de problème avec les grands...

Les « grands » en question ne l'étaient que par opposition aux toutes petites classes, de la onzième à la huitième : les grands, les septièmes donc, qui avaient à préparer le difficile examen d'entrée en sixième au Lycée ou le Certificat d'Études, voire les deux en même temps, étaient des garçons de 10 à 12 ans. Comme ils savaient bien qu'ils allaient de toute façon quitter la Communale en fin d'année, ils étaient plus difficiles à

mener que les élèves des petites classes. Les « grands » donc, disposaient de leur Cour de récréation à part, ce qui permettait de mieux les surveiller et de préserver les plus petits des brutalités habituelles et autres petits trafics du côté des pissotières.

— Il y a eu un problème ? Madame Azoulay, ses grands yeux noirs soudain inquiets, observait avec circonspection le vieux bonhomme au visage chafouin et aux manières sournoises dont elle se méfiait de plus en plus depuis la Rentrée difficile de la semaine passée.

— Oui, enfin, rien de bien grave, je vous rassure, mais c'est encore le petit Donnadiou qui a provoqué du chahut.

— Donnadiou... ?

— Donnadiou Camille, oui, Madame la Directrice : le fils de Monsieur Donnadiou, vous savez, le propriétaire de la Galerie d'Art de la rue Ernest Cresson, justement : il est venu vous voir avant la Rentrée...

— Oui en effet, coupa Madame Azoulay, j'y suis : d'ailleurs pas difficile de se souvenir du petit Camille, habillé comme une poupée, avec une barrette dans les cheveux et une veste anglaise vert pomme ! Pauvre gosse, on voit bien que sa mère n'a pas toute sa tête, à en croire ce que son mari m'a expliqué à propos de l'accoutrement de son fils.

— Ben justement, c'est ça qui ne va pas : on croirait une fille avec ses vêtements chics et ses airs de pimbèche ! Les grands l'ont pas loupé dites donc : je les ai encore surpris en

train de le bousculer en hurlant des moqueries et des insultes et en conspuant « Camille la fille » ! Et même, tiens, ça aurait pu mal finir ! Ils l'ont pris en grippe et croyez-moi, ces mômes-là quand ils ont choisi une victime, ils n'y vont pas de mainmorte : coups de galoche dans les tibias, béquilles, frites sur les fesses, tout y passe, heureusement le grand Fabre est intervenu ! Mais quand même j'en ai puni trois tout de suite, mais seul, je n'y arrive plus !

— Lachenal n'est toujours pas rentré de la Mairie ?

— Ben non, justement, je suis tout seul, justement, et je ne peux pas être partout en même temps, m'occuper des grands et faire le concierge à la place de Lachenal :

aujourd'hui ça va, c'est réglé, mais si le petit Donnadieu continue à me faire des histoires il faudra prévenir son père ! D'ailleurs, ici c'est une école de garçons, et le petit Donnadieu habillé et pommadé comme une petite fille, même moi ça me gêne : justement!

Madame Azoulay soupira, en notant les « justement » mais aussi la tenue débraillée et un peu mitée du vieil instituteur. Ce dernier poursuivait avec une pointe de jalousie envieuse :

— Et pis que voulez-vous, ici c'est des gosses d'ouvriers, c'est un quartier populaire, quand même, les mômes sont en blouse et galoches, alors les petits rupins sapés comme

des milords et avec un nom de fille comme ça, les autres ne les ratent pas : justement.

— Bon, d'accord, coupa Madame Azoulay, vous avez raison ça devient compliqué et moi je ne peux pas vous aider j'ai assez à faire avec les petits. Très bien : je vais prévenir Monsieur Donnadiou, seulement il ne faudrait pas que son fils se fasse trop bousculer : et vous dites qu'il a tout de même trouvé un défenseur ?

— Oui, c'est bien tombé parce que j'avais pas vu venir le coup, mais un grand, l'élève Fabre Arnaud, un costaud celui-là, a l'air de l'avoir pris sous son aile. En tout cas, il a écarté les autres chenapans, ça n'a pas traîné, mais il n'a pas voulu dénoncer le meneur et

du coup je ne sais plus quoi faire ou alors punir tout le monde ? On va pas en sortir.

— Très bien, soupira Madame Azoulay en se levant de derrière son bureau pour jeter un coup d'œil par la fenêtre sur la cour des grands où un petit groupe discutait ferme.

— Eh bien envoyez-le moi, votre Fabre, et faites bien attention à ce que le petit Camille ne se fasse pas rosser avant que son père ne vienne le chercher.

— Bonne idée mais si vous permettez, je vais les faire monter tous les deux, comme ça vous pourrez les interroger ensemble, le petit sera en sécurité et moi j'aurai la paix jusqu'à la fin de la récré...

Dans la cour des grands, les hurlements redoublaient de plus belle et Papa Galette

descendit rapidement, juste à temps pour intervenir avant que la situation ne tourne au vinaigre. Il fit aussitôt monter Fabre et Donnadiou :

— Chez la Directrice, et plus vite que ça : montez et attendez qu'on vous appelle !

Camille Donnadiou ne se le fit pas dire deux fois et fila sans se faire prier au premier étage, tandis que Fabre le suivait avec une lenteur calculée et un air faussement nonchalant qui achevèrent d'exciter la rage de la petite meute décidée à faire un mauvais parti aux deux d'ores et déjà réputés cafteurs.

— Entrez et attendez-moi ! ordonna Madame Azoulay aux deux mêmes très impressionnés, qui s'exécutèrent aussitôt puis restèrent plantés devant le bureau de la

Directrice, le béret à la main et n'en menant pas large.

Le Bureau du Directeur, où régnait désormais Madame Azoulay, était une assez grande et belle pièce rectangulaire, ornée de trois fenêtres : celle de droite donnait sur la cour des grands, celle de gauche vers la sortie de l'école et la cour des petits, et la troisième, en face, derrière le bureau de la Directrice, donnait sur la rue Boulard, juste en face du cinéma l'Atlantic. On pouvait même apercevoir un peu plus loin sur la droite, la fameuse boutique verte où s'entassaient dans un désordre mystérieux toutes les confiseries les plus délicieuses dont se gavaient les garçons de la Communale.

Madame Azoulay revint s'asseoir derrière son bureau et les considéra tous deux d'un air sévère, tout en refrénant un sourire d'amusement, tant les deux mômes formaient un contraste saisissant, à l'image du couple comique « Doublepatte et Patachon », qui faisait un tabac pendant l'entracte à l'Atlantic. À droite le grand Fabre, un garçon aux cheveux bruns, svelte et déjà bien découplé, au joli visage et aux grands yeux noisette soigneusement baissés. Il était vêtu d'un chandail et de culottes courtes sous la blouse grise réglementaire fermée d'une lanière de cuir passée dans une boucle métallique, laissant échapper deux longues jambes aux chaussettes en accordéon, terminées par de redoutables galoches à bouts ferrés propres à inspirer le respect de

tous pendant la récré comme à la sortie de l'école.

À ses côtés, de deux bonnes têtes en-dessous, le petit Camille, dont la jolie blouse de flanelle grise bien repassée élégamment jetée comme une cape laissait admirer une chemise blanche, arborait une superbe cravate de soie bleu foncé nouée à la Lavallière, une veste de tweed anglais et des culottes courtes assorties : une véritable gravure de mode !

Autant dire, songea Madame Azoulay, une cible parfaite pour tous les garnements mal léchés de la Communale, vêtus à la diable et souvent très pauvrement, qui vivaient un pareil accoutrement comme une véritable provocation. D'autant que les jolis cheveux

blonds soigneusement peignés et fixés par une barrette sur un visage poupin de blondinet aux immenses yeux bleus pervenche en rajoutaient encore, si possible.

Madame la directrice soupira en se demandant ce qui pouvait bien passer par la tête de cette pauvre Madame Donnadiou complètement inconsciente de ce qu'elle faisait subir au petit Camille, si bien nommé par-dessus le marché, et aussi soigné qu'une des petites filles bien pomponnées de l'école élémentaire voisine.

Madame Azoulay s'avisait soudain avec un tressaillement que le joli visage du petit Camille s'ornait fâcheusement d'un gros coquard qui changeait de couleur et grossissait à vue d'œil.

— Qui est-ce qui t'a fait ça ? s'exclama la Directrice, furieuse et songeant déjà aux explications qu'il lui faudrait fournir à Monsieur Donnadiou quand il viendrait chercher son fils. Camille Donnadiou rougit encore plus, si possible, plongeait le nez vers le bout de ses chaussures et s'abîma dans un silence désespéré.

— Mais enfin parle : qui est-ce qui t'a fait ça?

— Ch'ais pas, M'dame, j'ai pas vu, marmonna Camille les larmes aux yeux.

Arnaud Fabre lui jeta un petit coup d'œil appréciateur, puis à son tour répondit aux questions furieuses de Madame la Directrice :

— Je ne sais pas M'dame, ils étaient plusieurs et quand je suis arrivé j'ai juste écarté Donnadiou et les autres sont partis en courant.

— Fais bien attention mon petit Fabre, tu es bien gentil d'avoir aidé ton camarade mais si tu continues à ne pas me dire la vérité, tu vas avoir affaire à moi ! Non ? Bon je te préviens que j'informerais le Commandant Fabre et ça ne va pas lui plaire : alors ? Tu n'as rien à me dire ? Tant pis pour toi ! Et toi Donnadiou, bien sûr tu n'as rien vu : et tu crois que ton père va avaler ça ? Bon, allez, sortez tout de suite, au piquet dans la salle d'attente, et vous allez voir : quand Monsieur Donnadiou va venir, ça va aller mal je vous le garantis ! Allez ouste, dehors, laissez la porte ouverte et taisez-vous, je ne veux pas vous entendre !

Les deux gosses sortirent précipitamment et allèrent se poster le nez au mur et les mains derrière le dos chacun à un angle du palier servant de salle d'attente, de part et d'autre de l'escalier. Ils entendaient distinctement Madame Azoulay au téléphone avec Monsieur Donnadiou, et la conversation animée ne présageait rien de bon :

— Mais non Monsieur Donnadiou, ce n'est pas possible, je ne peux pas laisser votre petit Camille redescendre en classe et encore moins dans la cour. La situation est devenue intenable, je regrette beaucoup, mais il faut venir tout de suite ! Oui je comprends bien que vous êtes très occupé, mais si Madame Donnadiou ne peut pas se déplacer, c'est la seule solution, je n'ai personne ici pour le

faire raccompagner. Et puis de toute façon je n'en n'ai pas le droit ! Mais surtout...

Madame Azoulay s'interrompit un instant, se leva pour fermer la porte de son bureau, et ses propos devinrent inaudibles...

Nez au mur, les mains dans le dos serrées sur son béret tout neuf, Arnaud Fabre soupira en se disant sombrement que ça allait barder. Surtout si la Directrice prévenait son père, très exactement aussi sévère qu'un Commandant de cavalerie se doit de l'être, et surtout avec son fils aîné, déjà promis à Saint-Cyr ! Arnaud sentit venir la catastrophe, et la cravache n'était pas très loin, dont son père le menaçait régulièrement, sans cependant s'en être jamais servi : mais sur ce coup-là... Une

bagarre de plus et donc à venir un zéro de conduite garanti...

Le silence se fit dans le bureau de la Directrice, et l'attente s'éternisait. Arnaud soupira et se tournant légèrement, jeta un coup d'œil vers Donnadieu, qu'il entendait renifler dans son coin, et sursauta : Camille le contemplait de ses grands yeux bleus levés vers lui avec une expression d'adoration sans bornes. Arnaud se sentit aussitôt envahi de satisfaction de lui-même et d'un sentiment protecteur envers son nouvel admirateur.

— Chut, souffla-t-il vers le petit, t'inquiète pas, ça va s'arranger ! Ils vont pas nous manger. Et puis t'as rien fait de mal tout de même !

Les reniflements de Camille redoublèrent et Arnaud regretta aussitôt d'avoir ouvert la bouche, en voyant les deux grands yeux du petit se remplir de larmes. Il ne va pas se mettre à chialer en plus ! Il se remit précipitamment le nez au mur en entendant la porte d'en bas s'ouvrir. Quelqu'un montait les marches quatre à quatre.

Monsieur Donnadiou, sanglé dans un costume de tweed gris, ganté chapeauté, visiblement furieux, surgit sur le palier, attrapa le petit Camille par le bras et commença à le questionner lorsqu'il avisa le superbe coquard rouge et bleu ornant le visage de son fils.

— Mais qu'est-ce que tu as au front ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui t'a frappé ? Qui t'a

fait ça ? Ta mère ne va pas supporter ! Alors là ça ne va pas se passer comme ça !

Puis avisant soudain Arnaud nez au mur et mis au piquet tout comme son fils.

— Comment petit voyou, c'est toi qui as frappé mon fils ?

Sans attendre la réponse Donnadieu hors de lui se précipita sur Arnaud et le gifla à toute volée en hurlant :

— Tiens attrape-ça petit salaud, ça t'apprendra à taper sur les plus petits !

Arnaud se protégeait des deux bras en essayant d'esquiver les gifles et les coups qui pleuvaient, lorsque la porte du bureau s'ouvrit à la volée sur une Madame Azoulay affolée :

— Mais arrêtez malheureux, que faites-vous?
Au contraire c'est lui qui a protégé votre
fils!!

Camille avait sauté sur son père en essayant
en vain d'arrêter ses coups et hurlait à tue-
tête :

— Arrête Papa, mais arrête, c'est pas lui
c'est pas lui, mais arrête-toi, ne le touche pas,
c'est mon ami, arrête !

Puis soudain à pleins poumons, de toutes ses
forces et d'une voix suraigüe :

— SALAUD !!

Le hurlement fut tellement perçant,
l'énormité de l'insulte était telle, que le
silence se fit instantanément tandis que tous
se figeaient sur place.

Le bras de Donnadiou retomba lentement, Madame Azoulay et Arnaud le regardaient tous deux avec une sorte d'épouvante.

Monsieur Donnadiou blêmit, se retourna, attrapa son fils par le bras et redescendit l'escalier en le traînant de force sans que Camille, pleurant à gros sanglots, puisse dire un mot.

Arnaud le suivit des yeux et rencontra son regard désespéré et plein de larmes.

On ne revit jamais plus le petit Camille Donnadiou à l'école communale de la rue Boulard...

CHAPITRE PREMIER

Les sirènes d'alerte aérienne se mirent soudain à hurler avec une violence insoutenable. Arnaud bondit aussitôt à la fenêtre et monta sur le balcon pour regarder vers le ciel : alerte aérienne, bien sûr, une de plus, et de nouveau en plein jour ! Le ciel bleu et le joli soleil de cette fin d'été 1943 étaient pourtant vide de toute trace d'aéronefs. Le panorama qui s'ouvrait devant lui était magnifique et même en ces instants d'angoisse et de peur mêlée d'excitation, il ne pouvait s'empêcher d'en admirer les détails les plus marquants.

Loin devant lui, un peu sur sa droite, la silhouette massive et menaçante du Mont

Valérien, puis, en face et un peu en contrebas, les collines de Saint-Cloud. Les arbres du Bois de Boulogne lui dissimulaient le pont de Saint-Cloud, mais il voyait très distinctement l'entrée du tunnel ouvrant en flanc de coteau de la colline de Montretout, sur les quelques 20 kilomètres d'autostrade construits pour l'exposition de 1937.

Les sirènes continuaient à hurler à faire éclater les tympanes : il faut dire que la plus proche était installée à moins de vingt mètres de son balcon, sur le toit de l'immeuble voisin, au 25 du boulevard Lannes. Elles avaient été installées presque au même niveau que la fenêtre de sa chambre. Celle-ci était située tout en haut de l'immeuble, un demi-étage au-dessus des chambres de service, et se dressait toute seule sur les toits

recouverts de zinc et de plomb gris-bleu. Là, depuis cette espèce de mirador surplombant tout le voisinage, la superbe vue panoramique sur l'Hippodrome d'Auteuil, le Bois de Boulogne et les collines de Saint Cloud faisait l'admiration et l'envie de toute la famille. Sa chambre était en fait composée de deux anciennes chambres de bonne réunies en une seule grande pièce reliée par un petit escalier en colimaçon au beau et vaste appartement du septième étage acheté juste avant la guerre.

C'était alors le domaine exclusif et inaccessible de son grand père, le maître des lieux. Mais, l'âge venant, et après avoir failli se rompre le cou en descendant le colimaçon les bras chargés de livres, le patriarche s'était résigné à abandonner son bureau-

bibliothèque qu'il nommait non sans malice par allusion au célèbre refuge alpin d'Adolf Hitler, « mon nid d'aigle à moi ».

Le vieil homme, en apprenant le premier bac obtenu avec mention par son petit-fils qui semblait le portrait vivant de son père au même âge, lui en avait fait la surprise :

— Puisque te voilà bachelier et que tu entres en classe de philosophie, tu as gagné le droit à une belle bibliothèque : je te laisse mes livres ! Tu y trouveras tous les auteurs classiques, y compris ceux moins académiques que tu montais lire en cachette derrière mon dos, Monsieur le futur Philosophe !

Arnaud, rouge de bonheur en avait les larmes aux yeux et en aurait dansé de joie.

— Maintenant que je suis installé à Vert, près de Mantes, et puisque ton père est absent, poursuit son grand-père, c'est à toi que revient mon nid d'aigle : tâche d'en faire bon usage et d'avoir ton second bac, que ton père soit fier de toi comme toute ta famille... Enfin, voilà, installe-toi, conclut Bertrand Fabre d'une voix soudain altérée, la simple évocation de son fils, prisonnier dans un Offlag de Poméranie, suffisant à l'envahir de tristesse.

Arnaud ne se l'était pas fait dire deux fois, et le soir même, aidé par le concierge, il avait monté son lit étroit d'adolescent et installé ses pénates, à commencer par la photo en pied de son père, le Commandant Fabre, entouré de quelques-uns de ses tirailleurs Sénégalais, peu avant le désastre de 40.

Installé depuis le mois de juin, il avait peu à peu transformé la belle pièce encombrée de livres en un véritable refuge, hors d'atteinte de sa sœur comme du reste de la famille, et grâce aux jumelles du grand-père, l'avait bientôt transformée en véritable observatoire des environs.

Des cris et des appels en allemand montèrent soudain du pied de l'immeuble et Arnaud se recula précipitamment afin d'éviter d'être vu par la sentinelle qui montait la garde en face, à l'angle du Boulevard Lannes et de la rue de Longchamp. Il s'accroupit et passa prudemment la tête au ras du balcon, afin de mieux voir : à moins de cent mètres de là, quelques baigneurs nus sortaient précipitamment de la piscine de plein air, tandis que des joueurs de tennis couraient

déjà à toute jambes vers le formidable Blockhaus construit là dès les premiers mois de l'Occupation. Les allemands n'avaient eu qu'à s'appuyer sur les fondations des fortifications d'après 1870, pour y installer un ensemble fortifié en prévision d'éventuels bombardements anglo-américains, surmonté de plusieurs courts de tennis et d'une piscine, le tout strictement réservé aux officiers allemands. Arnaud, qui avait passé une bonne partie d'un été étouffant à regarder d'un œil envieux les officiers allemands se baigner et s'amuser dans l'eau bleue et fraîche de la piscine se sentit un peu vengé en les regardant détalier en vociférant vers leurs abris.

À présent c'étaient toutes les sirènes des toits de Paris qui résonnaient lugubrement,

accompagnées des hurlements rauques des klaksons d'alerte allemands. Juste en bas de chez lui, en plein milieu du boulevard Lannes, un autobus à gazogène avait pilé sur place et les voyageurs nombreux en cette fin de journée descendaient précipitamment en cherchant l'abri le plus proche, et si possible le plus éloigné de la sentinelle allemande qui, protégée par sa guérite bétonnée, pointait son arme vers eux. Une superbe limousine Delahaye noire freina en catastrophe juste derrière l'autobus et le chauffeur en blouse et casquette se précipita pour ouvrir la portière côté passager...

— Arnaud ! Arnaud ! Descend immédiatement ! À la cave tout de suite, vite, Florence est déjà descendue on n'attend que toi !

La voix affolée de sa mère montait de l'appartement et Arnaud s'éloigna à regret de son poste d'observation.

— Vas-y Maman, je descends, je m'habille et je te suis, ne m'attends pas, j'arrive tout de suite !

— Dépêche-toi mon chéri, je t'en supplie !

Dans le lointain, une série d'explosions retentit soudain du côté de l'hippodrome d'Auteuil. Arnaud incapable de résister à l'envie de voir ce qu'il se passait avant de descendre à la cave se retourna vers la fenêtre et scruta de nouveau le ciel au-dessus du Bois de Boulogne. Cette fois il les vit, au début sous forme de petits points noirs bougeant dans le ciel, en partie dissimulés par le soleil déjà bas sur l'horizon, puis de

plus en plus nettement et se rapprochant à grande vitesse, par formations entières, au-dessus du Mont Valérien. Il attrapa sa paire de jumelles et fit le point sur les premiers bombardiers, de gros quadrimoteurs hérissés de canons et de mitrailleuses, les carlingues kaki frappées des cocardes tricolores anglaises rouge-blanc-bleu. Le premier, le leader, avait déjà ses trappes ouvertes et Arnaud se dit qu'ils allaient bombarder le Mont Valérien. Il entendit sa mère l'appeler à nouveau mais rien n'aurait pu le détacher du spectacle affolant qui se déroulait sous ses yeux.

Un crépitement lointain de détonations retentit et le ciel se remplit soudain d'innombrables petits nuages tout autour des avions : la défense anti-aérienne allemande

s'en donnait à cœur joie dans le ciel pur et clair de cette fin de journée d'été. Le leader de la première formation fut touché de plein fouet et largua ses bombes aussitôt tout en bondissant d'un seul coup en altitude bien au-dessus des autres avions. Un éclair jaillit de sa carlingue et brusquement il s'enflamma tout entier. Arnaud vit un puis deux puis quatre parachutes s'ouvrir presque en même temps au-dessus des collines de Saint Cloud loin du reste de la formation qui commençait à larguer ses bombes là-bas, bien plus loin, et sans doute cette fois sur la zone industrielle de Puteaux et non pas sur les maisons de Nanterre ou de Suresnes.

Au moment où il se décidait enfin à s'éloigner de la fenêtre et à descendre dans l'abri de l'immeuble, il vit avec horreur l'un

des parachutes s'enflammer et le malheureux aviateur tomber comme une torche au-dessus des arbres du Bois de Boulogne : dans le viseur des jumelles d'artilleur de son grand-père, il voyait avec une netteté impitoyable la pauvre silhouette gesticulante d'un aviateur anglais tournoyant et se débattant en tombant vers une mort atroce ! Pour un peu, il aurait entendu ses hurlements. Pris de nausée, Arnaud jeta ses jumelles sur son lit et se précipita dans l'escalier en colimaçon donnant sur le salon qu'il traversa en un éclair puis la salle à manger : il évita l'ascenseur interdit en cas d'alerte et dévala les sept étages en un clin d'œil. Il était temps qu'il descende : déjà madame Tirard, la concierge de l'immeuble, dont le mari faisait

office de chef d'îlot, refermait la porte de l'escalier menant au sous-sol.

— Vite dépêchez-vous m'sieur Fabre on vous attend vous êtes le dernier, tout le monde est déjà en bas !

L'immeuble avait été construit, en même temps que toute la rangée des numéros pairs du boulevard Lannes, quelques années seulement après le siège de Paris de 1870. À en juger par la profondeur de la cave et l'épaisseur des murs de soutènement, l'architecte avait dû s'en souvenir en édifiant ces immeubles bâtis à moins de cent mètres des fortifications qui enserraient la Capitale dans un réseau dense d'ouvrages militaires, courtines, saillants et contrescarpes à la

Vauban, que les parisiens appelaient familièrement « les fortifs ».

Arnaud descendit l'escalier qui menait d'une seule volée jusqu'à un deuxième niveau, situé sous les caves, le concierge sur les talons, jusqu'à une grande salle voûtée, l'abri proprement dit, conçu pour protéger une centaine de personnes. Les habitants de l'immeuble, leur masque à gaz en bandoulière, s'y installaient déjà, regroupés par appartement, dans des petites logettes de maçonnerie construites en respectant à la lettre les consignes de la Préfecture rappelées sur les affichettes indiquant les méthodes de premiers soins et les consignes en cas d'effondrement de l'immeuble.

Les habitués avaient aussi descendu quelques bouteilles et des victuailles, bref, tout le nécessaire indispensable à une longue attente. La grande salle voûtée et mal éclairée donnait à la petite foule bourdonnante qui s’y pressait un air de fantasmagorie, dans une odeur de champignonnière et de moisi dont Arnaud avait fini par prendre l’habitude, tant les bombardements se multipliaient depuis le début de l’année.

D’autres occupants, des passants surpris par l’alerte, étaient descendus par le second escalier donnant sur l’arrière de l’immeuble et découvraient visiblement les lieux. Arnaud rejoignit sa mère et sa sœur Florence, toujours coquette quelles que soient les circonstances, et visiblement curieuse d’entendre ce que son frère, en sueur et rouge

d'excitation allait leur raconter de ce qu'il avait vu du haut de son belvédère comme il disait...

— Alors ? T'as vu quelque chose ? Moi de la fenêtre de ma chambre j'ai vu les avions arriver ! Hein Maman ? Et toi, tu les as vus ?

— Oui, fit Arnaud, oui, ça je les ai bien vus, et même en détail...

Il s'interrompit net en évoquant l'image horrible de ce jeune pilote anglais tombant à une vitesse folle avec au-dessus de lui l'immense étincelle bleue et verte de la soie enflammée de son parachute. La nausée lui revint d'un seul coup, au point de devoir se détourner et de s'asseoir, les jambes tremblantes, contre la paroi humide de l'abri. Il cherchait un moyen d'échapper aux

regards perplexes et à la curiosité dévorante de Florence, lorsque par chance des éclats de voix retentirent de l'autre côté de l'abri, vers la sortie côté jardin.

— Enfin quoi : vous vous moquez du monde, regardez-moi ça, pas même un endroit correct où s'asseoir ! C'est quand même à vous de faire le nécessaire !

— Mais Monsieur je n'y peux rien : regardez ce que la DP me fournit en tout et pour tout pour l'entretien de l'abri !

Arnaud leva les yeux vers l'autre extrémité de l'abri, du côté de la sortie de secours donnant sur l'arrière de l'immeuble, et reconnut le concierge Monsieur Tirard. Celui-ci cumulait ses fonctions habituelles avec celles, rien moins qu'honorifiques, de

Chef d'îlot et donc de responsable de l'abri de tout le pâté de maison, officiellement nommé par la DP et la Préfecture de Police. Le brave homme désignait d'un air découragé un sac de jute soigneusement plié, une courte pelle-pioche couleur kaki, un balai et une pelle à poussière, le tout entassé devant la porte de l'abri donnant sur l'arrière de l'immeuble. Lui-même portait au bras un brassard rouge avec le fatidique « DP » maladroitement peint à la main, fixé sur une vieille veste militaire bleu horizon de 14-18, ornée de la Croix de guerre et de la médaille militaire.

— Voilà tout mon équipement pour entretenir l'abri, et avec toutes les alertes de ces derniers jours, en plus de l'entretien de l'immeuble...

Le brave monsieur Tirard tâchait de faire face courageusement à ce gros personnage richement vêtu d'un superbe costume trois-pièces, coiffé d'un magnifique Borsalino et qui, rouge de colère, lui faisait honte en désignant d'un air dégoûté les trois chaises bancales qu'on osait lui proposer !

D'abord amusé puis agacé par la scène et le contraste entre l'ancien combattant à la vieille vareuse mitée et le bourgeois bien mis qui l'admonestait, Arnaud allait changer de place pour s'asseoir aux côtés de sa mère lorsqu'il remarqua avec intérêt la jolie silhouette d'une jeune fille habillée à la dernière mode qui inspectait l'une des chaises de l'abri d'un air désapprobateur. Elle se tourna vers l'homme, sans doute son père, lui murmura quelque chose d'un ton apaisant

et s'assit avec grâce. Elle regardait autour d'elle avec curiosité, comme si elle n'avait pas l'habitude de se trouver dans un abri, ce qui étonna Arnaud, puis levant les yeux elle l'aperçut soudain qui la regardait fixement. Elle sursauta et rougit légèrement et détourna vivement la tête en portant la main à ses cheveux blonds coiffés à la mode de l'été, légèrement tiré en arrière et noués en un chignon assez lâche piqué d'une broche en écaille.

Arnaud se rassit à côté de sa sœur et profita de ce que celle-ci s'était plongée dans la lecture d'un roman policier pour s'absorber dans la contemplation de la jeune fille. À présent, elle était assise de trois-quarts face à lui et entamait une discussion animée avec

l'homme qui s'asseyait à côté d'elle et retirait son chapeau d'un air résigné.

Cette fois, Arnaud voyait plus clairement le visage de l'homme, qui lui rappelait vaguement quelque chose, sans qu'il puisse situer exactement où il avait déjà vu ce drôle de type, avec ses cheveux gominés, ce visage carré, rasé de près, un peu empâté, ces gros sourcils noirs et fournis. Mais c'était surtout cette expression à la fois arrogante et brutale qui lui évoquait un des sous-offs de son père du temps où celui-ci commandait un bataillon en garnison près de Fontainebleau. Pourtant, l'homme n'avait pas du tout l'allure d'un militaire, encore moins d'un homme d'action. Un commerçant peut-être, ou un industriel, à l'évidence fort prospère et ajouta Arnaud in petto, en remarquant la francisque

ornant la boutonnière du personnage soudain franchement antipathique : un collabo !

Il aurait pu s'en douter d'ailleurs, se dit Arnaud, rien qu'à la façon arrogante et hautaine avec laquelle il avait tancé le pauvre chef d'îlot, avec sa tenue un peu minable d'ancien combattant. Le fait est qu'avec sa vieille vareuse d'uniforme de poilu bleu horizon et ses décorations, le pauvre concierge et son brassard avaient tout d'un reproche vivant adressé à tous les planqués. Arnaud regardait avec un écœurement mêlé d'envie les semelles crêpes à triple épaisseur des belles chaussures de cuir du personnage : un collabo, ou plutôt un de ces maudits "B.O.F." tout à la fois enviés courtisés et moqués qui s'enrichissaient au-delà de toute

mesure au marché noir et qui fréquentaient le Tout-Paris de la Collaboration.

— Tu sais qui c'est ? dit Florence en désignant le gros bonhomme du regard.

— Non, comment veux-tu que je le sache : on dirait un gros B.O.F. ou même pire, je sais pas moi, mais du genre bon copain des fritz !

— Beurre.Oeufs.Fromages ? Pas tout à fait, mais tu n'es pas tombé loin : en fait oui ce type travaille avec les boches, c'est un expert en tableaux, il a une galerie à Paris, qui chasse les œuvres d'art pour leur compte, et en plus, il habite tout près d'ici...

— Et comment tu sais tout ça toi, fit Arnaud en regardant sa sœur d'un air inquisiteur : t'as trouvé ça toute seule ?

— Presque toute seule ! En fait c'est sa propre fille qui me l'a raconté : on s'est rencontrées à Victor Duruy le jour des inscriptions en première ! On sera toutes les deux dans la même classe et comme elle habite le bel immeuble en face, tu sais, face au Bois, à côté du Blockhaus ?...

— À côté du Blockhaus ? Tu te moques de moi ? Tout le coin est interdit aux civils !

— Ben faut croire que non ! Et puisque je te dis qu'elle y habite. D'ailleurs elle vient à la maison demain après-midi, et de son côté elle m'a invitée pour sa soirée d'anniversaire !

— Alors c'est sa fille ?

— Oui ! Elle a exactement le même âge que moi. Et puis tu sais, Victor Duruy c'est l'équivalent pour les filles du Lycée Janson

de Sailly pour les garçons : on n'y entre pas si facilement, et on se charge rapidement de faire les présentations. Au moins, avec Maïté je suis tranquille ! Nous serons toutes les deux nouvelles dans la même classe à Victor Duruy, mais avec la réputation de Monsieur Donnadiou, quelque chose me dit que nous n'aurons aucun souci à la Rentrée : parole de Surveillante Générale !

Arnaud leva les yeux pour regarder à nouveau la jolie Mademoiselle Donnadiou, Maïté donc, un prénom du Midi, pour découvrir avec surprise que la jeune fille s'était levée de sa chaise et s'approchait d'eux d'un pas décidé. Florence la vit à son tour et se leva avec entrain.

— Maïté ! Viens que je te présente : Maman, voici Maïté dont je t'ai parlé qui va venir nous voir demain après-midi.

Maïté Donnadiou avait dix-sept ans et deux yeux violets, qui conféraient à l'ovale de son joli visage aux pommettes hautes une aura magnétique. Arnaud tomba sous le charme dès le premier regard, mi hautain mi moqueur, qu'elle jeta sur lui avant de se détourner et de se présenter à Madame Fabre avec toute la grâce et l'élégance d'une jeune fille à l'éducation accomplie.

Saisi, Arnaud sentit avec désespoir qu'il rougissait furieusement sous l'œil amusé de sa sœur. Florence, un sourire malicieux aux lèvres allait présenter son frère à Maïté, lorsqu'un fracas soudain retentit à l'entrée de

l'abri soudain plongé tout entier dans l'obscurité. Le silence se fit aussitôt tandis que chacun se figeait sur place pendant quelques secondes interminables. Puis les éclairages bleutés de secours clignotèrent avant de s'allumer enfin complètement, conférant à l'immense cave voûtée une allure encore plus sinistre, si possible.

Des cris et des appels à l'aide éclatèrent vers la sortie de secours. Puis des coups de sifflets retentirent :

— Évacuation ! Évacuation immédiate !
Remontez par la sortie principale ! Vite,
dépêchons !

Le chef d'îlot hurlait ses ordres de toutes ses forces en agitant les bras le dos tourné à la sortie de secours d'où s'échappaient des

volutes d'une lourde fumée noire. Une soudaine odeur de brûlé et de poussière envahit l'abri. Aussitôt Arnaud saisit les bras de Florence et de sa mère et les entraîna vers la sortie. Il chercha Maïté du regard pour s'assurer qu'elle les suivait mais la vit qui tentait de retourner vers son père. Un mouvement se fit dans la cohue des réfugiés qui se précipitaient vers la sortie, et Arnaud la perdit de vue.

CHAPITRE II

Janvier s'était accoudé d'un air nonchalant contre une colonne Morris en faisant mine de feuilleter le journal qu'il venait d'acheter, tout en surveillant aussi discrètement que possible les alentours immédiats du carrefour de la rue de la Pompe et de l'avenue Henri Martin. De là où il se tenait, il pouvait surveiller la sortie du métro, la contre-allée de l'avenue Henri Martin, et la partie de la rue de la Pompe allant vers Janson de Sailly. Mais surtout, il pouvait observer la pissotière érigée sur le terre-plein un peu avant le carrefour et repérer les lieux en prévision du rendez-vous du lendemain.

C'était un de ces édicules de forme circulaire, protégé par une toiture métallique de la même couleur vert foncé que les parois arrondies, avec une entrée centrale donnant sur deux petits couloirs circulaires distribuant trois stalles : une de chaque côté, et une centrale. Sa forme typique lui avait donné chez les parisiens qui les fréquentaient assidûment le sobriquet de « tasse ».

En cette heure de fin d'après-midi ensoleillée d'automne, la tasse donc, de la rue de la Pompe était très fréquentée. Pas seulement par les passants et les voyageurs du métro, mais aussi par quelques élèves tout juste sortis de Janson, à moins de cent mètres de là. C'était bien le dernier endroit qu'il aurait choisi pour un rendez-vous, se dit-il. Mais il se reprit aussitôt, car c'est bien ce qui en

faisait tout l'intérêt : si lui-même n'y avait pas pensé, on pouvait a fortiori espérer que la Police Allemande n'y penserait pas non plus et ne surveillerait pas l'endroit. Quoique...

C'est ce qu'il avait dit au Patron, à peine une heure auparavant, un drôle de type ce Duroc, pas commode, mais un vrai chef, qu'il s'obstinait à évoquer sous ce vocable, au même titre que ses patrons successifs au commissariat.

— Quoique, Patron, vous m'excuserez d'insister mais à la réflexion, ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça ! Il y a eu plusieurs descentes récemment, et la Gestapo a embarqué des truqueurs et parmi eux plusieurs soldats allemands. Et quand c'est la Milice, ça tourne encore plus mal !

— Écoutez Janvier, vous êtes bien gentil, mais on vous a pas attendu pour connaître les bons lieux de rencontre : les pissotières à cette heure-là, il n’y a presque pas de risques ! Ce n’est jamais complètement sûr, rien n’est jamais garanti dans la vie et surtout pas en ce moment ! Et puis arrêtez de m’appeler patron, vous allez finir par attirer l’attention !

— Excusez-moi P..., excusez-moi c’est la force de l’habitude, dit-il un peu piteusement.

— Justement, il n’y a vraiment que les flics pour appeler leur chef « patron » : si quelqu’un nous entend, il se dira que les flics surveillent le coin. Pour la discrétion, vous repasserez. Et puis je vous rappelle que je ne suis pas le Patron : il y en a un, de Patron,

croyez-moi, mais il est bien au-dessus de moi et de nous tous. Et s'il m'arrive une tuile, c'est lui qui vous contactera. Donc je vous le répète si vous parlez de moi aux autres, c'est Duroc, et notre groupe s'appelle comme ça aussi : le groupe Duroc. D'accord ? Et en plus quand vous me dites « patron », pour un peu vous me balancez, faites un peu attention je ne vous le répèterai pas.

Duroc avait rougi d'énervement tout en rentrant machinalement sa manche vide dans la poche de sa veste pour la troisième fois de suite depuis le début de l'entretien. Janvier l'avait regardé plus attentivement, et force était de reconnaître que Duroc avait bien fait les choses.

Tout dans son accoutrement était fait pour l'identifier et satisfaire à un examen superficiel. Depuis le béret de chasseur alpin, les rubans à la boutonnière, la manche vide, sans oublier son visage altier et sa démarche martiale, encore accentuée par l'évidence de ce bras manquant, tout le monde tombait d'accord au premier coup d'œil ! Un ancien combattant, belle guerre, décoré, pauvre homme un bras en moins, tu penses à son âge... Qui aurait pu deviner que sous cette belle allure tellement voyante et tellement évidente se dissimulait en fait un clandestin, chef d'un réseau de résistants très actif dans tout l'ouest parisien. C'était bien joué, tout de même...

— Bon Janvier, vous frappez pas et excusez l'énervement mais c'est un peu votre défaut à

vous les policiers : la routine ! Mais la routine, ce que vous les flics, vous faites sans y penser, pour nous c'est un danger mortel. Un clandestin ne doit jamais agir machinalement. Pensez-y, et donnez l'exemple aux jeunes qui nous rejoignent de plus en plus souvent et qu'il faut entraîner.

Duroc s'était interrompu pour allumer une cigarette au briquet que Janvier lui tendait obligeamment, tira une longue bouffée, regarda son adjoint et sourit :

— Dites la vérité mon vieux, votre problème c'est que vous n'aimez pas trop les pissotières !

Janvier rougit fortement, puis eut un petit rire :

— Ben, sauf pour pisser, j'avais jamais trouvé de raison de m'attarder dans ce genre d'endroit ! Je travaille pas à la Mondaine moi, les tantes et les souteneurs, c'est pas mon rayon. Mais quand même, les tasses, je reconnais que c'est pratique pour l'action clandestine.

— Tenez, fit Duroc en lui remettant un petit objet enveloppé dans un chiffon tâché de graisse : voilà l'enfant. Il faut le remettre à un membre d'un autre réseau, c'est pas quelqu'un de chez nous, donc le signe de reconnaissance, c'est qu'il va entrer dans la pissotière par la droite : il va passer derrière vous pour aller dans la stalle du centre – c'est une trois places, expliqua Duroc. Une fois installé, il va siffloter "Sambre et Meuse".

— Oui, fit Janvier, ça en effet, siffloter en pissant, ça ne risque pas d'attirer l'attention !

— Tout juste, fit Duroc d'un air amusé. Et donc, reprit-il, lorsqu'il sifflotera vous devez claquer deux fois des doigts, discrètement, de la main droite et lui répondra de la gauche : à ce signal, vous lui passez le paquet.

— Avec un chiffon autour, et d'ailleurs je crois que je devine ce que c'est.

— Bien sûr, et même vous le savez encore mieux que ce que vous croyez : c'est un pistolet de chez vous !

— Sans blague ? Un Lefrançais ? J'aurais pu deviner : comme de juste, s'exclama Janvier, en hochant la tête avec un air résigné. C'est à peu près tout ce que l'on peut trouver à Paris, ajouta-t-il d'une voix teintée d'amertume.

Il y avait de quoi l'avoir mauvaise. Ce maudit pistolet Lefrançais, était devenu, sur ordre des autorités d'Occupation, la seule arme de service autorisée équipant la Police à Paris. C'était une arme du plus petit calibre disponible, au fonctionnement aléatoire et aux lignes parfaitement désuètes. En 7,65 passe encore, il était petit mais il forçait quand même le respect. Mais en 6.35mm, le calibre des pistolets pour dames, exactement fait aux dimensions d'un sac à main, c'était une arme dérisoire, qui pendouillait lamentablement dans l'étui trop grand du baudrier des gardiens de la paix : une humiliation permanente.

On pouvait dire, enrageait Janvier pour la millièème fois, que les boches avaient tout fait pour ridiculiser les malheureux flics français,

en comparaison des armes de poing allemandes perfectionnées de gros calibres portées par le moindre trouffion de chez eux. Sans parler des célèbres Lüger et autre Walter qui équipaient les forces de police allemandes, inévitablement fixées dans leur étui de ceinturon à la taille de tous les officiers boches, SS et Gestapo compris.

Il entrouvrit le chiffon, jeta un coup d'œil pour constater que le canon était sorti de sa culasse, le recliqua en place avec un soupir d'exaspération et regarda Duroc d'un air de reproche.

— Vous parlez d'un canon de marine ! En admettant qu'il marche, à plus de dix mètres vous êtes sûr de louper une vache dans un corridor !

— Oui je sais bien, mais il faut faire avec, on ne trouve rien d'autre ou presque, en tout cas à Paris. Et à bout portant, dans les dents ou dans la nuque, il ne rate pas son homme. Tenez voilà des munitions, fit Duroc en se penchant et en sortant une petite boîte de carton fermée par un élastique : c'est une boîte de cinquante mais il n'y en a que la moitié, et je les ai laissées comme ça parce que sinon elles risqueraient de tomber et de rouler dans tous les sens.

Janvier rouvrit le torchon graisseux, y enroula les balles avec le pistolet, enferma le tout dans une feuille de journal qu'il noua avec un bout de ficelle. Il fit un joli petit nœud artistique façon bouchère, sous l'œil amusé de Duroc qui regardait ce grand gaillard aux grosses mains de cogneur qui se